

sommaire

Introduction	13
--------------------	----

Les causes d'un malentendu

« Les services secrets ne sont pas des administrations comme les autres. »	19
« Les services secrets ? Des organisations aux marges de la loi ! »	27
« Watergate, <i>strategia della tensione</i> , affaire Dreyfus... Heureusement que les médias dénoncent les méfaits des services. »	33
« Les services secrets menacent nos sociétés démocratiques. »	41
« Les services emploient des agents secrets. »	47
« L'intelligence économique est le nouveau nom de l'espionnage industriel. »	55
« Mata Hari est le modèle du meilleur agent. »	63
« Le 11 septembre 2001 signe l'échec du renseignement. » .	71

Les techniques

« À l'ère d'Internet, on n'a plus besoin d'espions. »	79
« Les services manipulent les individus. »	87
« Les services secrets surveillent nos communications. » .	95
« À l'ère du numérique, tout le monde peut espionner tout le monde. »	105
« On est tous fichés ! »	111

« Il suffit de recueillir du renseignement pour l'utiliser. »	.117
« Les chasseurs d'espion se méfient de tout le monde, y compris d'eux-mêmes. »	.125

Un déficit culturel

« La perception du renseignement est d'abord une question de culture. »	.137
« Le renseignement s'obtient par la torture ! »	.143
« Les services n'ont pas d'éthique. »	.151
« Les services sont un instrument du politique. »	.157
« Il existe une internationale du renseignement. »	.163
« Tous des James Bond, Jack Bauer et des Jason Bourne ! »	.169

Conclusion	.177
-------------------	------

Annexes

Glossaire	.183
Pour aller plus loin	.191

« Les services emploient des agents secrets. »

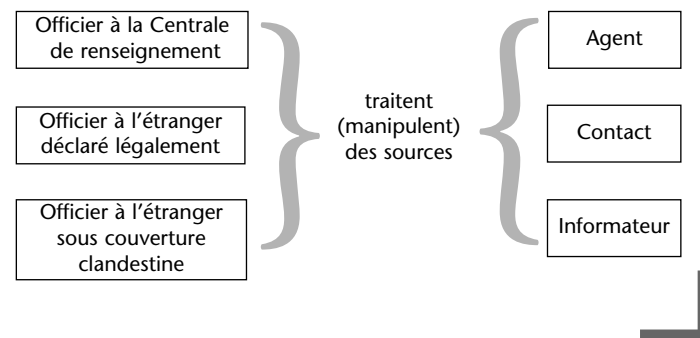
Votre but sera de n'être remarqué de personne. Vous arriverez auprès d'un grand personnage. Là, il vous faudra plus d'adresse. Il s'agit de tromper tout ce qui l'entoure ; car parmi ses secrétaires, parmi ses domestiques, il y a des gens vendus à nos ennemis, et qui guettent nos agents au passage pour les intercepter. Vous aurez une lettre de recommandation insignifiante.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830

Le propre de l'action secrète est justement de le rester. Effectivement, les faits comme les hommes ont rarement droit à un traitement en pleine lumière. Deux Guerres mondiales et une Guerre froide ont cependant popularisé le rôle de l'« espion* », tant par la littérature que le cinéma. La situation post-11 Septembre n'a pas tari cette source d'inspiration. Seulement Jack Bauer a succédé à Mata Hari et à James Bond. Bien qu'inspiré par une certaine réalité, la narration de leurs exploits reste loin du quotidien des véritables acteurs du renseignement*, d'hier comme d'aujourd'hui. L'emploi du terme « agent* » en est d'ailleurs l'indice le plus fameux. Il donne corps à une figure romantique, incarnée dans l'Histoire par le chevalier d'Éon ou Charles-Louis Schulmeister, par des traîtres comme Kim Philby ou Robert Hanssen, ou par ces héros déçus que livre l'actualité comme James Jesus Angleton ou Philippe Rondot. Tous deviennent, sous le nom d'agent, l'emblème du deuxième plus vieux métier du monde.

Dans la réalité, les activités de l'employé d'un service de renseignement ne le prédisposent pas vraiment à une quelconque célébrité. Sédentaire à 95 %, son travail ne se différencie guère de celui d'un cadre d'une entreprise. Directeur du contre-espionnage à la CIA, James Jesus Angleton se rendait tous les matins au siège de l'agence de renseignement américaine, y passait sa journée en rendez-vous, déjeunant souvent à l'extérieur dans un restaurant français de Georgetown et finissant ses journées à l'*Army & Navy club* de Washington. Bien que comprenant la manipulation d'informations souvent classifiées au plus haut niveau, cet emploi n'est pas toujours secret. Schulmeister, lui, réussit ainsi à pénétrer l'état-major autrichien de la place d'Ulm, puis à occuper le poste de commissaire de police à Vienne. En fait, emploi secret et emploi public ne posaient pas vraiment de problèmes avant le développement des technologies d'information et de communication ; de la photo jusqu'à Internet, ces progrès ont contraint les services à renforcer la portée du secret.

Typologie simplifiée des acteurs du renseignement



S'il fallait dresser une typologie des acteurs, quelque six figures en émergeraient. L'officier de renseignement*, ou officier traitant*, « autorisé ou instruit à obtenir des renseignements pour les besoins du renseignement ou du contre-espionnage » (JP 1-02, *DOD Dictionary of Military and Associated Terms*, 2008), l'officier sous couverture légale dans une ambassade et l'officier sous couverture clandestine sont effectivement employés par un service de renseignement*, civil ou militaire ; le terme officier doit s'entendre comme une fonction, à l'instar des officiers ministériels ou d'état civil, et non comme un grade dans une armée. Ces fonctionnaires accomplissent leur mission en « traitant » des agents rémunérés, implantés ou recrutés dans un pays de manière clandestine, des contacts* et des informateurs*. Seuls ces trois derniers répondent à la définition populaire de l'« espion ». Les romanciers y ont puisé cette figure de l'agent double*, mais elle ne fait allusion qu'à un agent retourné* ou infiltré.

Évidemment, cette typologie simplifiée recèle les acteurs les plus célèbres du renseignement. Parfois, il est possible de mettre un nom sur ces fonctions. Et les agents sont naturellement les plus nombreux. Les risques qu'ils prennent, les « aventures » auxquelles ils prennent part, surtout en période de conflit, leur offrent souvent de passer à la postérité. Ainsi la célèbre féministe parisienne Etta Palm, au XVIII^e siècle, entretenait-elle une correspondance pour le compte du *Raadpensionaris* hollandais, qu'elle alimentait des informations recueillies dans son salon parisien, où l'on croisait le corps diplomatique accrédité à Versailles et les principaux ministres de Louis XVI, puis de la Révolution. Ou encore Joseph Crozier, qui allia commerce et renseignement de

Rotterdam à Berlin pendant la Première Guerre mondiale. Toutefois, les Cinq de Cambridge (Kim Philby, Donald Maclean, Guy Burgess, Anthony Blunt et John Cairncross) représentent le cas le plus célèbre d'agents de pénétration*. Cet exercice était très prisé des « illégaux » (officiers sous couverture clandestine) soviétiques de l'entre-deux-guerres, bien qu'il s'avérât très aléatoire ; en effet, il consistait en un pari sur un avenir professionnel incertain. Des Cinq, seul Philby présente une carrière intéressante au sein du service de renseignement britannique (*Military Intelligence 6*, MI-6). *A contrario*, la longévité de Cairncross ou de Blunt tient au fait qu'ils n'occupèrent plus, après-guerre, de poste stratégique. Quant aux deux autres (Maclean et Burgess), ils furent identifiés par le service de renseignement électromagnétique américain (*National Security Agency*, NSA) et fuirent en Union soviétique. Enfin, le destin de leurs officiers traitants n'a pas été aussi lumineux. Certes, ils furent broyés par la machine stalinienne, mais si les agents occupent le devant de la scène médiatique, il n'en va pas nécessairement de même pour les officiers de renseignement*. Grandeur et décadence de la servitude administrative !

Ainsi le général Savary a-t-il traversé les limbes de la mémoire, non pas en tant qu'officier traitant de Schulmeister – d'ailleurs la fonction n'avait pas encore été théorisée –, mais comme ministre de la Police de Napoléon. Quant à la popularité de Mata Hari et de Fraulein Doktor, elle relègue dans le plus total oubli ceux qui les mirent en contact, le capitaine Hoffmann, pour qui la première travaillait, le baron von Mirbach, qui l'avait découverte, et l'officier sous couverture consulaire Karl H. Craemer (il était attaché de presse au consulat d'Amsterdam). Si « un SR

Harold Adrian Russell (Kim) Philby (1912-1988)

Premier des Cinq de Cambridge à être recruté par Arnold Deutsch, le plus talentueux des illégaux soviétiques de l'entre-deux-guerres, Kim Philby en est aussi le plus flamboyant. Recruteur de ses compagnons de trahison, il est tour à tour courrier du *Kommunistische Partei Österreichs*, éditeur de magazines pronazis, correspondant de guerre en Espagne. Début 1940, il intègre le *Secret Intelligence Service*. Affecté au contre-espionnage, il gravit patiemment tous les échelons. En octobre 1944, il est responsable de la section IX, la branche anticommuniste. À défaut de chasser les taupes* soviétiques, il est en mesure d'assurer leur sécurité. À commencer par lui-même... En septembre 1945, au lieu d'assurer la défection d'un résident adjoint du KGB à Istanbul, il avertit son contrôleur soviétique. Chef de station en Turquie pendant deux ans, il est nommé, en octobre 1949, agent de liaison du SIS à Washington. Deux ans plus tard, il y pâtit de la défection de deux de ses amis. Alors que certains le voyaient bientôt à la tête du SIS, il est contraint à démissionner. Finalement lavé de tout soupçon, il s'envole pour Beyrouth, où il renoue avec le journalisme. Surveillé par le MI-5 et la CIA, il s'échappe pour Moscou en juillet 1963. S'ensuit une lente déchéance, vivant de l'intérieur l'échec total d'un système auquel il a tout sacrifié.

[Service de renseignement] ne défile pas sous l'Arc de Triomphe », pour reprendre les mots du général Louis Rivet, chef de la section de renseignement de l'état-major de l'armée (1936-1944), les officiers de renseignement n'ont pas plus vocation à connaître quelque gloire. « Ce que nous avons fait ne nous appartient pas », poursuivait Rivet. Lorsque le commandant Alain Mafart et le capitaine Dominique Prieur acquièrent une once de célébrité à l'occasion de leur arrestation par la police néo-zélandaise suite

Couverture et légende

Officiers traitants et agents ont en commun de ne pas opérer sous leur véritable identité. Les premiers reçoivent dès leur recrutement un pseudonyme qui les suit pendant toute leur carrière ; leur véritable identité doit rester ignorée du monde extérieur, comme leur appartenance aux services de renseignement d'ailleurs. Un numéro de matricule leur sert également de signature pour les documents rédigés à l'intérieur du service. Les règlements intérieurs des différents services secrets imposent ces mesures pour garantir la sécurité des informations autant que des personnels. Aux États-Unis, dévoiler l'identité d'un officier de renseignement est un délit fédéral passible de prison. En outre, pour faire face à une opération illégale, ils bénéficient dès leur entrée dans le service d'une couverture. Il s'agit d'une occupation légale, soit un poste diplomatique pour les postes de liaison, soit dans une entreprise ou une association pour les postes clandestins*. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une façade permettant à l'officier de rechercher directement du renseignement (reconnaissance*, observation) ou de préparer les recrutements (environnement et surveillance* d'une cible). Mais, en aucun cas, il n'est impliqué dans le traitement d'une source. En cas d'arrestation, il ne bénéficie d'aucun soutien diplomatique, sinon celui offert à n'importe quel citoyen, c'est-à-dire insuffisant pour faire face à une accusation d'espionnage*.

Pour préserver la clandestinité de ces officiers et de certains agents qu'ils emploient, les services leur forgent des légendes*, c'est-à-dire qu'ils leur inventent une fausse identité qui a toutes les apparences d'une vraie. Pour cela, chaque service dispose d'une division spécialisée ; elle procure à leurs officiers traitants une biographie détaillée, étayée de tous les diplômes et tous les documents correspondants, depuis la carte de crédit jusqu'aux factures de téléphone portable. Il faut éviter que la couverture ne s'évante à la première vérification un peu poussée. Cet aspect est certainement le plus coûteux et nécessite le plus de temps – la CIA estime que ce *backstopping* (filet de sécurité) prend deux ans pour rendre une légende et une couverture indétectables. Les officiers de renseignement peuvent ainsi recevoir un nouveau pseudonyme à la suite d'une opération qui les a amenés à trop se découvrir, afin

de leur permettre de poursuivre leur carrière dans une autre région, ou d'avoir un autre emploi. Si la légende d'un officier traitant ou d'un de ses agents se trouve divulguée, suite à une révélation dans les médias, le service secret qui les emploie est contraint de mettre fin à leur contrat de travail ; en d'autres termes, les officiers de renseignement se voient reclasser dans un emploi dans l'administration de leur État ou dans le secteur privé.

En cas d'opérations clandestines, les légendes prennent moins de temps. Les officiers traitants prennent alors des couvertures qui justifient leur présence. Il peut s'agir d'un emploi de journaliste, véritable passe-partout, d'étudiant, de consultant en sécurité, de représentant d'affaires, voire même d'une simple occupation de jeunes mariés... En fait, la nature de la mission détermine aussi la couverture et la légende.

au sabordage du navire amiral de l'association écologiste Greenpeace, ils se privent de toute poursuite d'une carrière au sein des services français... qui entrent eux dans une complexe affaire médiatico-politique...

Bien sûr, des exceptions existent, à commencer par Vladimir Poutine, qui après une longue carrière au sein du KGB, œuvrant notamment sous la couverture de directeur de la Maison de l'amitié germano-soviétique en Allemagne de l'Est, finit par se lancer en politique et connaître un destin à la hauteur de l'immensité russe. De même Markus Wolf, qui dirigeait l'espionnage étranger est-allemand (*Hauptverwaltung Aufklärung*, principale direction des renseignements, HVA), met-il très tôt sa célébrité au service de sa sécurité personnelle, se permettant d'échapper aux poursuites judiciaires au lendemain de la réunification contrairement à ses collègues de la Sécurité intérieure (*Stasi*) qui eurent tous à justifier de leurs actes devant la justice

fédérale allemande. Après 1989, les services des régimes d'Europe centrale et orientale ont tous été réformés et les officiers les plus compromis au temps du communisme ont été jugés et, au besoin, emprisonnés.

Sans tirer de conclusions hâtives, il semble que la célébrité profite aux acteurs du renseignement des pays totalitaires ; peut-être justement parce que la solidité de ces régimes tient à la solidité de leurs acteurs du renseignement ? Ainsi s'expliquerait également la notoriété des époux Rosenberg, espions nucléaires soviétiques exécutés en 1953 dans la prison américaine de Sing Sing, alors que Jonathan Pollard, condamné à la prison à vie pour espionnage au profit d'Israël en 1987, n'est guère qu'un enjeu entre Washington et Tel Aviv... Les démocraties semblent faire peu de cas de leurs acteurs du renseignement, confirmant le sentiment de l'amiral Wilhelm Canaris, qui dirigea le renseignement de l'armée de terre allemande (1935-1944), que « *der Nachrichtendienst ist ein Herrendienst* » (le renseignement est un métier de seigneurs), qu'un Français complétait perfidement « que l'on fait comme des rats »... Pourtant, les deux officiers de renseignement les plus connus viennent d'une démocratie, David Cornwell (John Le Carré) et Ian Fleming... Mais ils doivent leur gloire à leurs écrits plutôt qu'à leur carrière dans le renseignement britannique. Tout juste leur sert-elle, plus à l'un qu'à l'autre d'ailleurs, de source d'inspiration pour leurs romans !